

En breton, on dit diwan. En basque, ikastola. En catalan, breçola. En français, ça n'a pas de nom. Et en occitan, on appelle ça calandreta. Calandreta, qu'ès aquò ? Venez donc avec nous visiter celle de Béziers...

De l'arbre à la confiture, les chemins de la connaissance

Dans la salle claire, les chaises et les quelques meubles bas sont à la hauteur des enfants. Sur une table ronde, deux marmots préparent de la confiture d'arbouses. Non, ils ne s'amuse pas à écraser les fruits pour « faire comme les grands ». Ils font de la vraie confiture, dans de vraies casseroles. D'abord, laver les baies rouges au lavabo de l'arrière-cuisine, puis Jaumeta allume le gaz, sur lequel on mettra le mélange d'eau, de sucre et d'arbouses écrasées. Deux gamins me précèdent qu'en tamisant le produit, on aura de la gelée. Un petit garçon regarde ces préparatifs du coin de l'œil, en faisant rouler son mini-camion près des casseroles, intrigué par les alchimiques transvasements. Personne ne l'oblige à participer coûte que coûte. Ce n'est pas « la confiture ou le piquet », qui dégoûterait les récalcitrants de la gelée d'arbouses pour le reste de leur vie ; non : c'est une activité que prennent en charge ceux qui le veulent et qui la prennent en charge jusqu'au bout, sous la direction de Jaumeta qui semble Bocuse au milieu des fourneaux.

Les arbouses, ces fruits sauvages qui ressemblent à des boules de platanes rougies par l'automne, on ne les trouve pas au magasin du coin. Il a fallu aller les ramasser dans les bois, sur ces arbres aux feuilles vernissées que les sangliers affectionnent. Quand je téléphonais pour venir faire le reportage, on me répondait : « En ce moment, ils sont en classes vertes... » ou bien : « Pas demain, on va ramasser des arbouses... » ou bien : « Cette semaine ? On va au canal du Midi... » ; je commençais à trouver que ces gamins-là avaient bien de la chance de sortir aussi souvent (au moins une fois par semaine, dit Jaumeta), et j'entrevois que la calandreta n'était pas, mais pas du tout, une école comme les autres.

aujourd'hui, l'uniforme, la blouse, du « Petit Chose » et la marche au pas avaient disparu ; les petites écoles avaient ouvert sur le monde quelques fenêtres. Mais pas encore leur porte, ni leur cœur. A la calandreta, j'ai eu l'impression que ce qui unissait les enfants, c'était moins les contraintes, le huis-clos, qu'une affection et une dynamique.

Quand je demande d'où viennent ces pleins paniers d'arbouses, une gamine à la figure ronde me répond d'un air d'évidence : « Mai venon de la garriga ! ». Pour l'enfant, remonter à la source, savoir par l'expérience et pas seulement par les mots que ces fruits viennent des jardins sauvages de son pays, là-bas derrière la maison, au bout d'un chemin à la fois concret et un peu



2

Article de Connaissance du pays d'oc, n°53 Janvier-Février 1982

une journée à la calandreta

D'ailleurs, le mot d'école sort mal au bout de la plume quand on veut raconter un peu la calandreta. « École », c'est si chargé de tyrannie intime et de raison d'État ! Ces pauvres gamins que furent nos grands-pères, on vaporisait leur crâne rasé avec de la marie-rose pour tuer les poux et, en même temps, on leur vaporisait le dedans du crâne avec je ne sais quel gaz paralysant, pour tuer en eux toute originalité, tout désir, tout imaginaire. Que je ne voie qu'une tête, et qu'elle soit carrée ! Et on apprenait la docilité comme vertu première. Pour nous-mêmes, puis pour les gamins d'au-

initiatique, suivre le voyage du goût depuis l'odeur sucrée de l'arbouse sur son arbre jusqu'à la saveur d'une confiture qu'il aura lui-même fabriquée, c'est apprendre le monde. L'emploi de l'occitan, c'est cela aussi. L'arbouse apprise dans un livre aurait fait partie d'un simple « savoir ». L'apprendre en allant la prendre, c'est un peu s'assimiler la forêt, les chemins de traverse et la ville qu'il faut traverser, le cycle des saisons. Puis, c'est s'initier, casseroles en main, à une technique, prélude à d'autres techniques, début d'une pratique, exploration des gestes qui servent au travail ou qui

servent au jeu. Et faire cela en occitan, c'est peut-être donner à cette transformation du monde à petite échelle, la profondeur qui lui aurait manqué, relier la dimension mythique du monde à sa plus immédiate présence. Être de plain-pied avec la face cachée du milieu où l'on vit, avec les richesses d'un langage porteur de l'expérience des générations, comme la confiture résume toute l'aventure vécue depuis la cueillette des arbouses...

Mais, parler occitan ici, c'est aussi un pari. Que les mots traqués, assiégés, que les intonations spontanées, réduits à l'expression des émotions et à quelques moments d'intimité, s'éclatent, se libèrent, s'émancipent ; que les bribes, bien pauvres, de la mémoire collective acquièrent une cohérence, lézardent le béton du quotidien, lui donnent une fluidité qui est celle de la vie... Que le langage à demi clandestin se réconcilie avec le quotidien, l'espace public, les relations les plus larges, qu'il les irrigue et leur redonne un goût de liberté que l'on croyait perdu. Qu'il accède à la normalité tout en affaiblissant la rigidité des normes. Je ne l'aurais pas affirmé avant de l'avoir vu mais, maintenant, je le sais : ces enfants ne sont pas des cobayes ; ils sont des pionniers. Il n'y a qu'à voir comme ils sont bien dans leur peau.

Les mots du voyage et du quotidien

Elisa a fait un poème :

*« Teu soi la solelh
Aurelia
es lo vent
maman
la luna,
e papà :
plôu »*

Sur un grand cahier, les textes des enfants sont imprimés à l'encre bleue, avec une petite presse installée sur un établi. Il y a de tout : poèmes, simples phrases, petits récits. En occitan, ou dans un mélange d'occitan et de français qui montre à l'état brut la naissance d'un bilinguisme et une créativité égale dans les deux langues. Quand ils en



cœur ce qu'ils ont composé et retiennent ce qui leur plaît parmi ce qu'ont composé les autres. Quelquefois, on a des ambitions de faire un best-seller : tel poème plébiscité est copié en grand sur une affiche. Des panneaux aux lettres de couleur voisinent sur les murs avec des posters que les uns ou les autres ont apportés et que tous ont choisis ensemble : photo d'un chien, d'un chat, d'un panda, d'une moto de course...

Il y a aussi, suspendues au mur, des compositions plus éclectiques : sur une grande feuille blanche, un dessin au pinceau s'arrache à la dimension plane et se continue par des feuilles de vigne collées, des brins de laine, des bouts de plastique, un morceau de fourrure. "C'est la forêt de Fraïse", m'explique Régis, un des "grands", avec un sourire pétillant. Fraïse est un village de l'arrière-pays de l'Hérault, près de La Salvetat : les gamins y ont passé une semaine en classe verte. Régis me dit les découvertes faites là-haut : « I aviá un esquiròl grand coma aquò... Il avait la queue rousse... ». Puis, estimant ces dimensions trop prosaïques, il double l'espace entre ses deux mains ouvertes, comme un pêcheur qui raconte en l'embellissant la prise d'un poisson : « Non... coma quò ! ». Ils sont allés ensemble encore plus loin, en Auvergne, en voiture avec les parents qui ont appris ainsi à mieux se connaître. Quand les gens de là-haut, et surtout les vieux qui ne parlent que l'occitan mais qui en ont un peu honte, ont vu ces bouts de chou « parler patois » comme on respire, alors qu'ils venaient de la ville, et aussi parler très bien le français et être dégourdis comme pas deux, ils ont été à la fois attendris et étonnés et se sont dit que, décidément, on vivait dans une étrange époque... Et puis, ils se sont mis à parler avec eux. Et les gamins, qui venaient pourtant de loin, les comprenaient et répondaient. « Les gens se braquent souvent sur les détails, commente Jaumeta. Ils disent : chez nous, on dit comme ça ; à côté, on dit autre chose. C'est qu'on leur a mis dans la tête que ce qu'ils parlaient était une mosaïque de formes locales. Mais, quand on est vierge de préjugés, comme les gamins de la calandreta, on voit très vite dans la pratique qu'on se com-



1



2



prend bien à travers toute l'Occitanie. Qu'entre un Auvergnat et un Provençal, par exemple, il faut tout au plus dix minutes pour se faire l'oreille. Et les gamins font cet apprentissage de la différence ; ils comprennent ça comme une richesse ». Ça les ouvre aux réalités bien mieux qu'une « langue de l'école » abstraite et unique. Et ça marche. Il y a en ce moment Nicole, de la Testa près d'Arcachon, en Gascogne, une jeune instit qui fait des stages (dans des diwan, des ikastolas et ici) avant de s'occuper d'une nouvelle calandreta. Et elle parle son gascon. « Les premiers jours, les enfants souriaient de mon accent ; il y en avait même un qui croyait que c'était de l'anglais. Et puis, il s'y sont fait très vite... ».

En plus de Nicole, il y a tel ou tel parent qui vient quand il a un moment ; il y a des visiteurs occasionnels : « Un jeune qui faisait le tour d'Occitanie », raconte Jaumeta, « ou des gens de Béziers qui passent discuter en occitan, ou d'autres qu'on a connus en classes vertes... ». Ça n'est pas un défilé incessant mais quand, à l'occasion, « quelqu'un de l'extérieur » est motivé pour venir à la calandreta, il n'est pas rejeté comme un intrus, ni regardé comme une bête curieuse ; les calandrions continuent à vaquer à leurs occupations et viennent lui parler ou jouer avec lui selon l'humeur du moment, comme ils viennent nous parler et jouer avec nous.

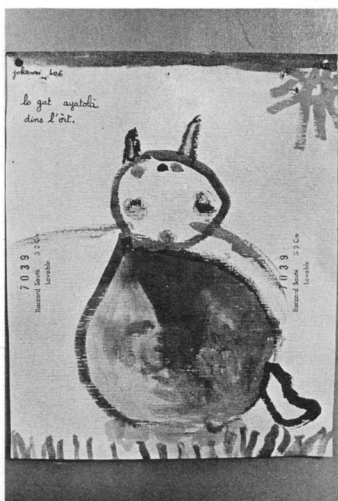
Peu de temps après notre arrivée, on nous montre de grands dessins : c'est le récit d'une visite, hier, au canal du Midi, à Béziers, ça s'imposait. Il les attire, ce « boulevard des Deux-Mers », « qui va depuis la mer de Nicole (l'Atlantique) jusqu'à notre mer à nous... ». Les enfants ont accédé au canal à travers la ville ; ils ont appris à situer les voies de communication les unes par rapport aux autres, puis ils ont gagné la campagne et l'eau verte ; ils ont longé, sous les

- 1 - Les enfants dans le lierre, comme des oiseaux.
 2 - Que se passe-t-il à la table à côté ?
 3 - La vue depuis l'oppidum d'Enserune.
 4 - En route vers la confiture d'arboises.
 5 - Estampe occitano-japonaise.
 6 - Au pied levé...

grands platanes, cette route de Riquet (qui a sa statue sur les allées, fier comme Artaban), cette voie qui fait rêver de voyages intérieurs et de lents transports de péniches. « Quand on montait le talus », dit Jaumeta, « comme ils sont petits, ils ne voyaient pas le chemin de terre qui est entre le talus et l'eau et ils croyaient que les chevaux de hâlage d'autrefois, dont je leur parlais, marchaient sur l'eau... ». Puis, petit à petit, ils ont commencé à comprendre qu'un canal, ça n'est pas « sauvage », que c'est cohérent, qu'il y a un sens de l'eau, une pente calculée... « On a visité une écluse, parlé avec des pêcheurs et quelques mariners. Ils ont été étonnés de savoir qu'on avait creusé ça avec des pelles et des pioches et qu'aujourd'hui encore on creusait des canaux avec des machines modernes ». Et dans l'imagination des gosses, une idée a fait son chemin : c'est que le canal, comme les arbres plantés, comme le chemin, comme les maisons, a été fait par les hommes. Chacun a fait un dessin qui relate la visite, qui raconte la découverte, qui cristallise les im-



4



5



6

pressions, qui conjure les questions restées sans réponses : chevaux mythiques le long d'un canal bleu lové comme un serpent, rondes de personnages se tenant par la main avec parfois un corps bariolé, écluses vues comme des escaliers de maison, grand ciel de nuages avec un petit avion qui survole des péniches naïves. Et un gamin me dit : « Quand j'aurai un bateau, je prendrai le canal ; je pourrai aller n'importe où ». Les routes du voyage commençant devant la porte, la réconciliation du petit univers familier avec les routes de l'inconnu, de l'enracinement avec l'appel du large, c'est peut-être ça aussi, la calandreta.

Pourquoi les calandretas ?

Divers jeux sont à la disposition de chacun : petites voitures, quelques poupées, des cubes, des crayons de couleur, de la peinture... Sur une tablette, deux téléphones. Quand je fais semblant de décrocher et que je commence à parler, un gosse se campe devant moi, m'examine, et, prenant en pitié mon manque de compétence technique, m'informe : « Mai... pôdes pas telefonar ! Son per jogar... ». C'est qu'il ne faudrait pas leur faire prendre des vessies pour des lanternes. Mais une fois que les « règles du jeu » sont posées, qu'on a décidé de jouer au téléphone, alors d'un bout à l'autre de la pièce, on se raconte des tas de choses dans le combiné.

Midi. Tous ont faim mais ne ronchonnent pas : ils savent que le repas viendra à son

heure. Jaumeta surveille son monde, guide les plus petits vers les lavabos pour qu'ils se lavent les mains, vérifie que tous s'assentent bien autour des tables et prennent proprement leur serviette, leur fourchette et leur couteau. Les contraintes ne sont pas très nombreuses, et surtout, jamais arbitraires ; alors celles qui sont imposées, comme de se tenir bien à table et de ne pas gêner ses voisins, semblent être comprises, ou du moins suivies, dans la bonne humeur. Purée, jambon, salade, omelette, fruit : menu-type préparé par Jaumeta dans la petite cuisine qui jouxte la salle de la calandreta. Quelques controverses animent le repas : une toute petite et un calandron se disputent une fourchette : « Es mieuna... non, es mieuna ! ». Jaumeta calme les esprits. Mais la contestation de propriété reprend. Un des grands, alors, intervient, se lève et, chevaleresque, donne la fourchette à la plus petite, provoquant les pleurs du garçon, et il ajoute, comme pour s'excuser : « Jaumeta, anava pas plan, coma aqò ». « Les grands aiment quelquefois à jouer les Zorro », raconte Jaumeta. Qu'ils veuillent sentir leur « poids » dans la communauté de cette manière, plutôt que de prendre des souffre-douleur, montre que la nature humaine reste ce qu'elle est, mais qu'ici, au moins, elle est en bonne santé !.

Depuis ce matin, Jaumeta Galinière est sur la brèche, l'œil partout sans autoritarisme et aussi dynamique que les gamins. « Si je suis fatiguée en fin de journée ? Quelquefois je suis claquée... Je ne l'ai jamais été

Un siècle de précurseurs

« ... Et l'on s'évertue à chasser de ces jeunes cervelles les éléments de compréhension et de sociabilité qui s'y étaient naturellement amassés ! C'est de la folie. C'est comme si l'on s'amusait à vider un œuf pour remplacer par des matières chimiques le contenu fécond que la nature y a déposé. Eh, Messieurs (les instituteurs), couvrez l'œuf ; voilà tout ce qu'on vous demande et qu'il en sorte un aiglon, un pinson ou un oison, ce n'est pas votre affaire ; l'essentiel c'est qu'il en sorte un oiseau vigoureux et qui ait des ailes... »

Frédéric MISTRAL - Préface à « Lectures ou versions provençales-françaises », livre de lecture bilingue pour le cours préparatoire et le cours élémentaire Aubanel Éditeur - AVIGNON - 1896.



Notre calandreta...

Calandreta, c'est vraiment une école différente. Le matin, quand on arrive, c'est une musique de rondeau qui nous accueille ; déjà nos calandrions sont partis devant pour arriver les premiers prendre possession de leurs petits coins de vie, de leurs trésors. Nous ne comptons déjà plus. A la calandreta, les enfants pleurent quand il faut partir. On y respire le bonheur. Quel changement ! D'ailleurs cela s'est traduit immédiatement par des améliorations du comportement chez certains calandrions qui avaient goûté à l'autre école et ne s'y faisaient pas. Côté langue, pas de problème ; ceux qui au départ comprenaient, parlent maintenant avec Joseta et à la maison ; les autres comprennent au bout d'un mois une conversation courante. Joseta utilise un maximum de gestes, de mimiques, quelques rares traductions, et cela suffit. Et l'on parle de petites têtes après ça...

Une chose commune nous unit, tous ceux qui soutiennent le projet et l'équipe : c'est l'impression de construire quelque chose de beau et de fort pour notre culture et notre pays. Finies les autorisations, la hiérarchie. Nous sommes responsables. Notre école est ouverte à la vie, c'est l'école de la vie...

Les parents et l'institutrice, in « Calandreta » (journal de la calandreta de Pau)
Mars - 1980.

autant que depuis que je m'occupe de la calandreta. Je n'ai jamais été aussi heureuse non plus. J'étais institutrice depuis des années en maternelle et dans la primaire. J'étais à fond pour les méthodes de l'école Freinet : ouverture sur le milieu, méthodes actives, expression de l'imagination des enfants... Ça incluait, bien sûr, l'emploi de l'occitan, non comme un a priori, mais à l'intérieur d'une logique d'exploration de la vie quotidienne. Mais tout ça, si on en parlait beaucoup, si ça commençait à être à la mode, c'était mal vu dans la pratique. J'appliquais les méthodes Freinet, avec la complicité des parents et des gamins, mais un peu en cachette de l'administration. Et puis, il y a eu dans l'air l'idée des calandretas. D'abord celle de Pau, en Béarn, qui a été très aidée, là-bas, par l'opinion régionale. On a voulu en faire une à Béziers. C'était un peu un pari, une idée folle. Mais c'était un désir assumé. On était trois, on était têtus, on voulait que ça marche. La calandreta n'est née ni du mouvement occitan (il nous a aidé par la suite), ni d'un collectif de parents. L'initiative n'est pas venue d'une institution, mais d'une idée concrète de la base, d'une envie d'individus, d'une volonté de mettre sur pied une expérience humaine. On n'est pas au service d'une « cause » : on travaille pour que les gamins s'épanouissent le mieux possible.

L'apprentissage de la différence

« Pourquoi les parents, au début, nous ont envoyé leurs enfants ? Ils voulaient qu'ils soient vraiment de ce pays, qu'ils ne soient pas privés des richesses de son langage. Et ils voulaient qu'ils aient une éducation moins rigide, plus ouverte, qu'à l'école officielle. Enfin, ils voulaient qu'ils marchent sur leurs deux jambes ; le bilinguisme, quand il est décomplexé, n'a jamais fait de mal à personne. Au contraire ». Cette évidence-là, on la découvre en France depuis peu. C'était tabou depuis Jules Ferry. La religion de l'uniformité refoulait toute personnalité collective (et individuelle), comme une part maudite, faisait commencer la vie de citoyen par un grand lavage de cerveau. Moyennant quoi, après, on faisait de l'autocensure, ou on se taisait. Des blocages profonds ont affecté pendant cent ans les



2



Français (et surtout les Occitans, les Bretons, les Corses, les Basques...). Que de richesses gaspillées, que de spontanités à jamais bousillées, que de douleur entretenue. Si, par exemple, les Français sont si nuls pour parler les langues étrangères, c'est à cause de ce nœud qu'ils ont dans la gorge et dans la tête depuis la petite enfance. Tout le monde apprend l'anglais à l'école, mais les gens ont ensuite honte de le parler et le prononcent comme des sagouins : c'est qu'on les a conditionnés à oublier toute souplesse de l'expression, toute aventure du langage, toute multiplicité de parole, qu'on leur a présenté la communication comme un parcours du combattant, hérissé de pièges et semé d'embûches. On leur a bétonné la gorge. Etre bilingue dès l'école maternelle, parler occitan et français avec naturel, c'est s'habituer à une gymnastique mentale qui servira pour tout. C'est devenir, au sens propre, plus intelligent...

Mais, est-ce que ça ne fonctionne pas un peu, ici, comme un ghetto ? Jaumeta me répond avant que je lui pose la question.

3



4

« Les enfants n'oublient pas le français... Ils s'enrichissent sur un autre plan. Et ça fait tâche d'huile autour d'eux ; ça fait ressortir l'occitan refoulé dans la famille, chez les voisins ; les gosses ne sont plus seulement ceux qui « subissent » l'éducation ; ils font bouger les choses autour d'eux ». Il y a ici des enfants de divers milieux et de différentes origines. Joan, qui a une mère lorraine et un père parisien, parle français avec l'accent du Nord et l'occitan avec de vraies intonations languedociennes ; il est à l'aise dans les deux langues et ça ne lui pose pas de problème. D'autres retrouvent les quelques expressions d'Oc qu'ils ont entendues de leurs grands-parents ou de leurs parents et tous échangent ce qu'ils connaissent dans une pratique commune, quotidienne.

« La calandreta de Béziers existe depuis janvier 80. Dans le local qu'on loue, on a tout refait nous-mêmes, avec les parents. Pour la pédagogie, c'était du tout nouveau. Alors, on a foncé un peu selon les méthodes Freinet, un peu à l'intuition. Au fur et à mesure, on a rectifié le tir sur des détails. Par exemple, dès le début, j'ai parlé uniquement occitan avec les gamins alors que j'aurais pu aussi employer quelques phrases de français, mais maintenant, on a tout à fait trouvé notre rythme de croisière. Il y avait là un créneau, un « blanc » à remplir et ça me passionnait. Je ne conçois pas autrement l'apprentissage de l'occitan, ni le fonctionnement d'une « école ouverte ». Les deux sont intimement liés. L'apprentissage de la différence, de la multiplicité, de la vie, ça ne se découpe pas en tranches. C'est un tout. Regarde les couleurs, par exemple... ». Et, me montrant d'innombrables pots de peinture en camaïeu où trempent des pinceaux : « On voit, dans la vie courante, de 10 à 12 couleurs, alors que l'œil peut en distinguer 2.500. Expérimenter toute la palette du visible, c'est apprendre à ouvrir ses sens, sa sensibilité ».

1 - Jaumeta Galinièr.

2 - Sans paroles.

3 - Préparations délicates.

4 - Allo, qual parla ?

5 - On prend l'air...

6 - Les dessins du canal du Midi.

L'an prochain, il y aura dix calandretas en Occitanie. Bien d'autres sont en préparation. Ce sont des écoles laïques et gratuites, où les parents ne paient rien, qui sont entiè-

rement prises en charge par des sympathisants, des subventions régionales, des donateurs. Certains, qui rêvent de monde clos dans une Occitanie close, veulent à tout prix que les calandretas soient « privées ». D'autres, d'un rigorisme opposé, se méfient de la notion de calandreta et affirment que c'est à l'État, et à lui seul, de prendre en charge l'enseignement de l'occitan. Mais la majorité, consciente des enjeux, milite pour que les calandretas deviennent les aiguillons d'un enseignement nouveau en Occitanie, qu'elles soient multipliées et intégrées dans le service public, qu'elles soient subventionnées comme classes pilotes, avec leur autonomie expérimentale et toute leur force d'exemple.

« Calandreta » est un jeu de mot : en occitan, c'est une alouette et c'est aussi un petit apprenti. On ne sait pas où ils iront mais ils ont au moins pris leur vol. Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais quelques calandretas, si elles ne font pas à elles seules une société nouvelle, mettent du beau temps dans le pays...

Reportage Roland PÉCOUT
Photos Charles CAMBEROQUE



5



6